

Comme une marche à l'espoir

Maman éteint la lumière. Tu es déjà couché dans l'autre lit, les tubes et les cicatrices te tiennent compagnie. Je me sens seule devant la télé et les nouvelles qui me montrent les images de ceux et celles que nous ne sommes pas. J'irai dormir aussi, mais tu m'arrêtes d'une petite voix essoufflée, affaibli par cette bête qui te ronge.

Marie ?

C'est tout. Tu savais que j'allais entendre et venir. Je m'assois à côté de toi - tu savais aussi que j'allais m'asseoir, tu connais bien ce moment maintenant, tu m'avais préparé une petite place parce que tu voulais être assez près pour sentir que je suis là, pour prendre ma main et la serrer de toute la force qu'il te reste après la journée.

Tu me dis *j'ai peur* entre deux larmes qui t'échappent. Je te rassure de quelques mots en promettant de ne rien dire à maman. Les examens approchent. La peur du bobo détruit plus que le bobo lui-même. Je te serre, je te laisse là, je voudrais rester couchée ici, te serrer encore et que tu me serres aussi – il y a longtemps, papa, que je n'ai pas senti tes bras me serrer. Ils s'appuient, mais ils n'ont plus la force des accolades, seulement celle des caresses. Ils m'effleurent depuis des mois.

Alors je te serre et je te laisse là. Je me couche et, à travers le plafond de papier, j'entends ton souffle court qui fait bouger les murs jusqu'à ce qu'ils m'étouffent, jusqu'à ce que tu t'endormes. La bête m'a rejointe. J'éclate et partout, les morceaux de mon être baignent dans les larmes jusqu'à ce que ma chambre en soit remplie. Je m'y noie, je rage contre la bête qui me tient la tête sous l'eau, jusqu'à ce que je m'endorme aussi, asphyxiée. La nuit ramènera tous les morceaux jusqu'à mon corps asséché. On n'en verra rien au matin, je sourirai à maman et on recommencera une épuisante journée à tenter de retenir le temps qui se sauve de ton corps.

*

Ça a commencé par la marche, le froid sur nos cuisses, dans nos doigts, dans nos orteils aussi. On a marché, marché encore, il y avait bien des sourires et des gens que je n'avais pas vus depuis longtemps. On avançait vers quelque part parce qu'on allait vivement sur des principes auxquels on croyait et, surtout, parce qu'on y allait ensemble. Quand la neige s'est mise à tomber du ciel, ils ont attelé les chevaux, ils ont lancé la couleur et la douleur, ils ont éparpillé en rafales terribles la crainte.

Je rentre à la maison. Je suis tachée de rouge. Rouge humiliation. Le rouge qui me rappelle qu'au fond, on ne peut rien face au monstre qui nous attaque. *Ce n'est que de la peinture*, que tu me dis. C'est bien plus que de la peinture, c'est ce qui gratte à l'intérieur jusqu'à ce qu'on en ait des écorchures apparentes. Tu sais ce qu'on découvre, papa, quand on tire sur mes grafignes pour y plonger la main jusqu'au coude ? L'impuissance.

*

Je regarde mon corps devenir celui d'une femme, je prends des formes et du poids du même coup. Je t'en parle, inquiète, et tu ris. Tu me dis *fais attention, sinon tu me rattraperas*. Tu le dis en plaisantant, on éclate ensemble d'un rire contagieux et maman cède aussi. Me prend l'envie soudaine de te voir dans mes pantalons, mais j'ai beau insister, tu ne veux pas. Dommage, ça aurait fait une belle photo, on n'y aurait vu que ton sourire et le ridicule de mon jeans troué, malgré ta peau qui s'efforce de s'effacer de plus en plus pour ne faire qu'un avec tes os.

*

Je me sauve, on me bouscule, le mur sombre qu'ils forment se referme derrière nous. Je cours, je ne veux pas me retrouver au-dessous d'eux, devenir un cliché de notre infériorité, nos pas résonnent comme un roulement de tambour annonçant le coup, l'explosion juste là, près de ma tête, j'allais t'écrire *je suis ok*, pourtant quelques secondes plus tard je ne sais plus qui je suis, où je vais, je sais que je dois me sauver, courir,

heureusement qu'on me prend et qu'on me porte, je crie que mes oreilles saignent, pourtant tout le rouge reste en moi et durant ce court instant, je ne reconnais plus rien de ma vie - il ne me reste en tête que l'enjeu de notre combat.

*

Sur bandes vidéos, j'ai figé le temps. Je t'ai attrapé au vol durant un après-midi, dans le fauteuil du salon qui, avec maman, est ton allié quotidien. Tu y passes tellement de temps que je suis persuadée que l'empreinte de ton corps y restera à jamais. J'ai déposé devant toi la caméra et j'ai écouté de toute mon admiration les mots durs que tu prononçais avec cet éclat dans les yeux qui me rappelait mon enfance. *Je suis allé dans un parc et je me suis mis à crier*, que je t'entends répéter lorsque je reprends en boucle l'écoute de la vidéo. Je regarde rarement – et jamais jusqu'au bout. Les parcs sont trop loin de chez moi pour que j'aïlle y crier.

*

J'avais besoin qu'on me parle, qu'on me rassure. Qu'on me pointe la direction pour que je soulève mon bras à mon tour et que je le tiens haut, droit. Ma petite main de rien du tout qui, fermée en un poing, voulait tout dire. Puis, j'ai parlé moi aussi, j'ai crié, vidé mon ventre de ce qui l'occupait. Nous sommes allés nous asseoir où on nous l'interdisait, étendre nos longs corps de jeunes adultes sur les planchers d'un palais qui ne connaissait plus la justice. Nous y avons laissé de grandes flaques de possibilités.

*

On est passés dire bonjour à des gens qui ont le crâne aussi peu velu que le tien, puis on a patienté avec d'autres. Ils attendaient qu'une chaise se libère pour qu'on leur insère une aiguille qui cracherait en eux un poison contre le monstre. Ce ne serait pas ton tour, parce qu'aujourd'hui on devait discuter, revoir si le poison, pourquoi le poison, lequel.

Ton nom prononcé, le médecin qui nous tend la main, qui nous mène au bureau, juste à côté de la salle où il y a les chaises et les aiguilles. Il y a deux sièges, celui de la conjointe et celui du patient, mais je suis ta fille, je suis là parce que je voulais entendre moi-même ce qu'une voix habituée d'apprendre les mauvaises nouvelles nous crierait délicatement. Maman n'en aurait pas eu la force. J'observe distraitement les gants de caoutchouc, la table d'examen placée dans un coin puisqu'elle ne sert presque jamais : quand on vient ici, ce n'est plus l'heure des découvertes, on passe vite aux confessions puis aux *combien de temps*.

En moyenne, on parle d'environ 12 mois.

Je savais, j'avais lu, je ne t'avais pas dit que j'étais allée lire. Je voudrais me cogner la tête, ne plus entendre, ne plus voir, oublier – j'ai envie de crier que mes oreilles saignent, que j'explose et que tout s'échappe de moi. Tu te tournes et tu vois mes larmes, tu ne pleures même pas, tu savais toi aussi. Tu passes ta main sur mes cheveux comme jamais tu ne l'as fait avant – je crois que c'est à ce moment, à cause de ta main sur mes cheveux et de mon envie de crier jusqu'à ce que mes tympons se déchirent et que je ne puisse plus jamais entendre que je redeviens l'enfant qui a tant besoin de son père, je me dis *j'ai retrouvé mon père, mais je le perdrai encore* et je ne sais plus comment je ferai parce que gisent partout les sacs illuminés d'espoir que j'avais accrochés à mon corps, ils sont ouverts et se vident – je sais quand même que je resterai forte, juste parce qu'on a tous les deux besoin de s'accrocher au sourire de l'autre.

*

J'ai des idées, mais elles resteront prisonnières. Je les crie, à l'unisson avec toutes ces petites figurines de soldats qui ne sont faites que de papier lorsqu'on les brise à la matraque. Elles ne sortiront jamais, nos idées, d'entre ces deux immeubles qui nous renvoient nos propres voix en écho.

Quand j'ose crier plus fort, quand le mot injustice sort avec fureur d'entre mes dents jusqu'à m'en érafler la gorge, je me brise et je m'étales sur l'asphalte aussi sombre que ce ciel qu'ils construisent au-dessus de nous. Je suis une tache blanche sur le noir dense, quand on s'étend tous peut-être qu'on peut former un pont au-dessus et espérer encore. Je n'en suis pas certaine. Les insectes dans mon ventre mangent tout de mes certitudes parce qu'on s'épuise et qu'on obtient si peu. Et pourtant, je pense encore *une chance que les insectes m'ont pris d'assaut, l'ignorance demeure bien pire que l'impuissance.*

*

Tu te réveilles la nuit, ça fait vibrer la maison, le plancher est sur le point de s'écrouler. Ce n'est pas de ta faute, tu traînes ton bulldozer en laisse, c'est un boulet, une libération. On enlève les insectes qui se sont posés sur la tombe de la bête qu'on a abattue. On a tout enlevé, je me demande si on a tout posé dans un bocal par la suite, on pourrait en faire une belle décoration de table. Dans le trou que ça a créé, les insectes sont venus se placer, c'est pour cela que le bulldozer doit creuser avec sa pelle-tube pour tout enlever une nouvelle fois, pour que le trou reste un trou et qu'on recoud par-dessus avec des beaux arbres, peut-être.

*

Ils reviennent de la lutte qu'ils ont menée à mains nues contre des murs à l'armature de béton. Ils ont le regard taché de sang. J'ai peur parce qu'ils ont peur, je vois les horreurs qu'ils ont vues – leur volonté a laissé place à la détresse. On a dit *c'était l'émeute, ils voulaient tout casser.* On a tiré sur leurs membres jusqu'à ce qu'ils s'arrachent et deviennent des trophées de chasse. Ils ne viendront plus marcher à l'unisson, ils ont connu la violence, elle ne sortira plus jamais de leur cœur.

*

Je suis à l'autre bout du monde. Maman dit que tu ne m'en veux pas. Je n'arrivais plus à te regarder vieillir à une vitesse folle, j'avais peur de voir ta peau se déchirer, tes cheveux devenir blancs – j'ai eu peur et je t'ai laissé là.

Je suis à l'autre bout du monde, ici c'est la nuit, ici le ciel noir vient m'étouffer jusque dans mon petit lit d'auberge. Je retiens mes morceaux parce que je ne suis pas seule, je ne veux pas crier pendant ma noyade, je lance des hameçons pour retenir mes membres tout près, et j'étouffe encore plus parce que l'eau reste en moi. J'ai tracé dans la nuit un *je m'excuse* du bout de mon doigt – est apparu juste au-dessous un *ne regrette rien, je suis fier de toi*. Ce soir, je réussirai à dormir avant l'asphyxie.

*

Je me suis rappelé mon bras levé qui avait tant signifié, puis le rouge partout sur nos vêtements parce qu'on est venu qu'à déborder partout autour. Je me suis rappelé leur regard où la douleur s'était installée, l'angoisse des horribles bruits et de tout ce qui arrive de derrière et nous pousse dans le dos. J'ai décidé de garder mon X pour moi, il n'aurait que déguisé le monstre autrement, il ne vaut rien. Je l'ai enfermé avec tout ce qui resterait cicatrisé dans mon ventre tant de fois déchiré par la rage. *Ce n'est qu'un début*, a-t-on tant de fois crié tous ensemble.

*

Il y a ce lit qui t'avale et la famille qui n'essaie même plus de te rattraper. Tu tombes et on te laisse tomber. Les draps s'enroulent autour de toi et te tiennent attaché. Ils t'emporteront et tu t'en serviras pour en faire une voile qui te portera à travers les vents.

On est plusieurs à te regarder, à se regarder, à murmurer, à rire et à pleurer parce qu'on se souvient déjà. Tu n'es pas encore parti qu'on te sait loin. On ne se donne plus la peine d'espérer puisqu'il y a déjà ces rafales qu'on entend dans le râle de ton souffle et qu'on devine être les élans que tu prends pour gonfler ta voile.

L'infirmière entre pour souffler elle aussi et que tu t'envoles. Elle en profite pour nous regarder, elle murmure, elle rit, elle se souvient de la veille.

Tu lui as dit *je ne m'inquiète pas pour elle*.

Tu lui as dit *elle sait où elle s'en va*.

Ce n'était pas beaucoup de mots. C'était bien simple, et ça m'a redonné espoir.

MOTS : 2140